

«Un peu partout, la danse est malmenée, grignotée par les coupes budgétaires. A Lausanne, on a la chance d'avoir un public connaisseur, la danse reste très importante»

On ne naît pas danseuse, mais on le reste à vie. Kathryn Bradney incarne cet héritage immuable, la trace d'un métier passion sur le corps et l'esprit. Un port de tête, une prestance. Après une carrière au sein du Béjart Ballet, l'Américaine de 52 ans vient de prendre la direction ad interim du Prix de Lausanne. Face à cette scène où les jeunes espoirs du monde entier rivalisent de technique et de grâce depuis dimanche, elle évoque l'amour de la danse, ce dépassement de soi qui pousse à sublimer le mouvement pour gommer tout effort.

Kathryn Bradney a appris à marcher et à danser presque en même temps. «Je bougeais tout le temps, à la maison, au supermarché, dès que j'entendais de la musique», confie-t-elle, entourée du velours rouge du Théâtre de Beaulieu. Lorsqu'elle fête ses 4 ans, sa mère cède et l'inscrit dans une petite école près de Washington. A 9 ans, Kathryn s'entraîne tous les jours. Dotée d'un physique athlétique, la fillette excelle dans les sauts et les pirouettes. A l'école, ses enseignants de gymnastique ont beau tenter de l'enrôler dans l'équipe d'athlétisme, Kathryn n'a qu'un rêve: danser.

#### Douleur et passion

Kathryn a 10 ans lorsqu'elle monte sur pointes pour la première fois. Elle découvre alors les ampoules, les pansements préventifs, cette douleur incisive qu'il faut dépasser pour hisser son corps sur le diamètre d'une pièce de cinq francs. Dans cette course à la perfection, une «sélection» s'opère naturellement. «Il faut être passionné, estime Kathryn, si ça devient une corvée, on arrête très vite.» Avec l'adolescence vient aussi la frustration, celle de ne jamais pouvoir sortir avec ses amis le samedi soir. A 17 ans, bac en poche, elle met le cap sur New York. Ses parents lui laissent alors un an pour décrocher un contrat, sans quoi elle devra aller à l'université. «C'était le deal, se souvient-elle, j'ai foncé.»

Avec David Howard et Anne Hebard, professeurs émérites du Royal Ballet de Londres, Kathryn danse du matin au soir. Pour gagner quelques dollars, elle travaille comme ouvreuse au Lincoln Center et ne perd rien du spectacle. A l'époque, elle songe déjà au Prix de Lausanne, mais doit renoncer, faute de moyens. Mois après mois, elle persévère, enchaîne les auditions, guidée par son idole Gelsey Kirkland.



#### PROFIL

**1966** Naissance en Pennsylvanie.

**1986** Entrée au Béjart Ballet.

**2006** Entrée au jury du Prix de Lausanne.

**2006** Création de l'académie Igokat.

**2018** Directrice ad interim du Prix de Lausanne.

précis, on est critiqué si on change un bras.» Lefrisson de s'avie? Danser le *Boléro* de Ravel face à 75000 personnes sur le Zocalo, à Mexico. «Le gouvernement avait organisé ce spectacle gratuit un soir d'été, se souvient Kathryn. Le ballet débute dans le noir; lorsque les lumières se sont allumées, un immense hurra est monté de la foule.»

#### «Il y a eu un déclic»

Devenue maître de ballet, elle transmet le style de Maurice, perpétue sa méthode durant dix-neuf ans. En 2005, fatiguée des tournées, des hôtels, des lessives dans le lavabo, elle quitte la compagnie pour fonder l'académie de danse Igokat avec son mari Igor Piovano, un Italien rencontré chez Béjart. «Au départ, on ne s'aimait pas du tout, raconte Kathryn. Lorsqu'on était obligé de danser ensemble, on s'ignorait. Un beau jour, il y a eu un déclic.»

En 2006, Kathryn intègre le jury du Prix de Lausanne et filme les prestations. Elle se plonge dans cette effervescence, ce bourdonnement électrique où se jouent les futures carrières. «Le temps d'une semaine, Lausanne devient la capitale mondiale de la danse, explique Kathryn. Le concours est un tremplin pour découvrir les jeunes talents, on cherche le potentiel plus que la technique aboutie.» Cette année, ils sont 75, âgés de 14 à 19 ans, originaires de 15 pays différents à briguer une bourse dans une école prestigieuse. Nouveauté: un projet chorégraphique mené avec 50 élèves des institutions partenaires et Goyo Montero, directeur et chorégraphe principal du ballet de Nuremberg. «Ils doivent créer un ballet contemporain en huit jours, un vrai défi.»

Comment la danse a-t-elle évolué en trente ans? «Le langage s'est considérablement enrichi, on a transformé les mouvements classiques, on utilise plus le sol. Le contemporain d'autrefois est le néo-classique d'aujourd'hui. Côté prévention, on est davantage à l'écoute du corps, de la santé mentale aussi. Les carrières sont plus longues, il faut que le physique suive. On prend conscience que le danseur est un athlète dans l'art.» La concurrence, elle, s'est accrue. «Un peu partout, la danse est malmenée, grignotée par les coupes budgétaires qui touchent la culture, déplore Kathryn. A Lausanne, on a la chance d'avoir un public connaisseur, la danse reste très importante.»

## Chasseuse d'étoiles

**KATHRYN BRADNEY**

Ancienne première danseuse et maître de ballet chez Maurice Béjart, l'Américaine de 52 ans est la nouvelle directrice associée du Prix de Lausanne. Un honneur pour celle qui a soif de transmettre un savoir, une passion

SYLVIA REVELLO  
@sylviarevello

«Elle m'a appris à danser presque en retard sur la musique, à tenir les développés jusqu'au dernier instant pour créer un accent, une attente.» Le travail paie et Kathryn décroche finalement un premier contrat dans une comédie musicale puis remplace sur le tas une fille blessée au Pittsburgh Ballet. «Le milieu est dur, reconnaît Kathryn. Pour danser, il faut se battre, être focalisé sur son objectif et faire abstraction du reste.»

Au printemps 1986, elle est l'une des 280 candidats désireux d'intégrer le Ballet du XXe siècle de Maurice Béjart. «Lorsque Maurice a vu tout ce monde, il s'est un peu agacé et a décidé de passer directement au milieu, sans faire de barre, raconte Kathryn. Je me suis chauffée en vitesse, j'étais très nerveuse.» A chaque fin d'exercice, une dizaine de personnes sont éliminées. Les numéros défilent et Kathryn finit parmi les dix danseurs sélectionnés. «Il nous a alors réunis autour de lui, a commencé à nous expliquer les

démarches administratives, à faire des blagues. J'étais euphorique.»

En partance pour Bruxelles, elle jure à sa mère, en larmes, de ne rester qu'un an en Europe, «pour l'expérience». Elle ne repartira jamais. Familiarisée au français à travers le langage de la danse, Kathryn n'ose pourtant pas s'exprimer. «Un matin, alors que je venais d'arriver, je suis entrée dans une épicerie pour acheter du pain et du fromage, se souvient-elle. J'avais tout noté sur un petit papier. En partant, le vendeur m'a remerciée en langue des signes, il croyait que j'étais sourde! A partir de ce jour-là, je me suis forcée à parler.»

D'abord corps de ballet, Kathryn remplace très vite des solistes, puis est nommée première danseuse. Maurice est mentor, père, idole tout à la fois. «Ses chorégraphies offraient une liberté, hors des sentiers balisés du répertoire, raconte Kathryn. Lorsqu'on interprète la fée Dragée de *Casse-Noisette*, il faut suivre Marius Petipa, garder le mouvement pur et

#### Un jour, une idée

### Du vin en bouteille? Il y a une alternative



SÉBASTIEN LADERMANN  
@SLadermann

Ecofass est un système innovant permettant de stocker du vin dans des fûts puis de le servir avec une tireuse, comme la bière. A la différence près que le liquide s'avère protégé des méfaits de l'oxydation, notamment par une poche souple qui lui garantit une durée de vie exceptionnelle, du premier au dernier verre tiré: quatre mois au minimum. Une aubaine pour les restaurateurs, bien sûr, mais également pour les manifestations où les buvettes trouvent là une solution à la fois efficace, économique et écologique, pour de petits comme de plus gros débits.

L'œnologue Marc Sarrazin, de Bibarium – entreprise de sélection de vins aussi active dans les

contenants – est un des instigateurs de cette solution novatrice pour laquelle il collabore avec l'Ecole hôtelière de Lausanne et la Haute Ecole de viticulture et d'œnologie de Changins, entre autres. Les détails techniques à résoudre s'avèrent encore nombreux pour pouvoir généraliser la solution à l'ensemble des vins, tranquilles ou effervescents, mais Ecofass propose désormais une alternative qualitative aux bouteilles.

Celles-ci n'ont évidemment pas dit leur dernier mot, mais force est de constater que l'histoire des contenants a, de tout temps, été marquée par l'innovation. Il y a quelques siècles en effet, le vin se conditionnait en tonneaux, avec les inévitables altérations induites par une oxydation rapide. La bouteille en verre, réalisée industriellement, a apporté ensuite bien des avantages. Puis le tant

décrié – à ses débuts tout au moins – Bag-In-Box (BIB) fit son apparition. Pratique, peu coûteux: d'indéniables avantages aux yeux de ses adeptes.

Si Ecofass semble promis à un bel avenir, tant ses qualités paraissent nombreuses, reste à imaginer une nouvelle manière de mettre en scène le vin. Car la bouteille en dit souvent long sur le contenu qu'elle renferme. Elle ne dévoile bien sûr pas tout, mais ses formes héritées du passé renseignent le consommateur sur la provenance géographique du vin, notamment en France. Bouteille bordelaise, bourguignonne, alsacienne, jurassienne ou encore rhodanienne, chacune d'entre elles a ses particularités qui participent au plaisir de la découverte et de la dégustation. ■

**Bibarium, de la vigne à la ville**, Marc Sarrazin, tél. 079 289 67 40, www.bibarium.ch